
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME XCV • 2017

ACTES DU CONGRÈS
DE QUIMPERLÉ

Jean-Yves PLOURIN

Questions d'onomastique bretonne,
à partir de quelques exemples
relevés en pays d'Ellé

QUIMPERLÉ ET SON PAYS

CHANT ET PRATIQUES CULTURELLES EN BRETAGNE

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

CHRONIQUES DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE

Questions d'onomastique bretonne, à partir de quelques exemples relevés en pays d'Ellé

« Il faut rappeler, écrivait Léon Fleuriot¹, que l'onomastique bretonne moderne garde encore une importante proportion de noms très anciens dont on peut suivre l'évolution de siècle en siècle depuis plus de mille ans grâce aux chartes des cartulaires ». C'est indiscutable dans le domaine de la « macrotoponymie », celle des trèves et paroisses, magistralement analysée par Bernard Tanguy pour les départements des Côtes-d'Armor et du Finistère². Hélas, les centaines de milliers de noms de parcelles des cadastres napoléoniens sont rarement exploitables, sauf lorsqu'il arrive qu'ils soient le dernier avatar très altéré de macrotoponymes qui ont laissé une trace dans des documents plus anciens. Pour espérer tirer un renseignement d'un nom propre, il faut, nous semble-t-il, que le texte où il apparaît soit antérieur au XVIII^e siècle. Émile Ernault disait que son exploitation méthodique d'anciens registres paroissiaux (de la région de Guingamp) lui avait fourni des « documents [...] sur l'histoire du moyen-breton [...], surtout des noms de famille et de lieux³ ». Cette exploration, ajoute-t-il plus loin, « m'a démontré l'existence au XVI^e siècle de mots que je n'avais pas mentionnés au « Glossaire », faute d'en connaître l'étymologie. Elle m'a confirmé dans l'idée que l'ensemble des noms de famille actuels [...] peut nous renseigner sur les ressources du vocabulaire en breton moyen et en vieux-breton ». Nous pensons avoir montré⁴ que l'évolution des noms de lieux, et des noms

1. FLEURIOT, Léon, *Le vieux-breton, éléments d'une grammaire*, Paris, C. Klincksieck, 1964, p. 407.

2. TANGUY, Bernard, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère : origine et signification*, Douarnenez, ArMen/le Chasse-marée, 1990, et *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses des Côtes-d'Armor : origine et signification*, Douarnenez, ArMen/le Chasse-marée, 1992.

3. ERNAULT, Émile, *Glossaire moyen-breton*, 2 vol., Paris, E. Bouillon, 1895-1896, t. I, 1895, p. X.

4. PLOURIN, Jean-Yves, « Onomastique et langue bretonne », dans Jean-Yves PLOURIN, Pierre HOLLOCOU, *Toponymie bretonne et patrimoine linguistique, des sources de l'Ellé à l'Île de Groix*, Brest, Emgleo Breiz, 2014, p. 28-45. Outre cet ouvrage, la méthode de recherche que P. Hollocou et moi-même avons appliquée a donné lieu à quatre autres ouvrages d'onomastique, tous publiés aux éditions Emgleo Breiz, *De Quimperlé aux Montagnes noires. Les noms de lieu et leur histoire*, 2006 ; *De Quimperlé aux Montagnes noires. Les noms de famille et leur histoire*, 2007 ; *De Quimperlé au port*

de personnes (puisque les deux sont intimement liés), apporte des renseignements d'ordre phonologique, en particulier à propos de problèmes spécifiques au breton, tels que le *sandhi*⁵ et l'accentuation, domaines qui ressortissent à ce que l'on appelle à juste titre le noyau dur des systèmes linguistiques, alors que le lexique évolue relativement rapidement.

Encore faut-il, pour avoir une chance d'être sur la bonne voie, considérer tout toponyme comme un piège potentiel. Les listes de mots courants du breton contemporain fournies par des dépliants d'initiation à la lecture des noms de lieux ne servent pas à grand chose. Il est bien vrai que *ker* = ville, village, *dour* = eau, *poull* = mare, *koad* = bois, etc., mais de nombreux toponymes ont perdu leur *ker*- initial, ou bien le *ker*- actuel s'est substitué, par simplification, à un autre terme. Ainsi, Kercastellou et Kerscréhen (Langonnet) sont encore Knechcastellou et Knech Rehien en 1540, Kerdrehuen (Gourin) est Knechdrevez en 1542 (et renvoie au nom de personne Dreuethen, attesté au IX^e siècle). Kerliniou (Clohars-Carnoët), Kermérou-Boulben (Bannalec), Keraval (Riec) sont tous d'anciens Knech- (et tous, d'ailleurs, présentaient à l'origine un autre nom de famille que celui qui se voit aujourd'hui). Rappelons que *knech* est du moyen-breton, dérivé du vieux-breton *cnoc(h)*, un des termes pour hauteur, colline, et parent on ne peut plus proche de l'irlandais ancien et moderne *cnoc(c)*, du gallois moyen et moderne *cnwch*. L'étymon commun est le celtique **krokno*⁶, qui a aussi produit les *gra(z)* et *grah* de l'île de Groix.

De la même façon des noms en *park*- = champ, sont devenus des *porz/porh*-, = cour (fermée), comme Porsalic (Langonnet), qui était Parc Salyc 1542, Le Parch 1426. Des *rest*⁷ sont devenus *ros*- = coteau, à l'instar de Roscouriou (Langonnet), descendant de Rest an Gouriou 1519, Restcouriou 1472, Roscouriou dès 1680 ; autrement dit, dès le XVII^e siècle, la graphie consacre la réduction du groupe consonantique interne et la liaison (*sandhi*) par dévoisement, opérations typiques des composés fixes dans toutes les langues celtiques depuis... toujours, serait-on tenté de dire, bien que ce phénomène dérouté encore nombre d'apprentis celtisants.

À première vue aussi, il est tentant de relever dans l'onomastique actuelle un petit bestiaire illustré et savoureux, à la portée de tous ceux qui ont naguère entendu

de Pont-Aven, *Les noms de lieu et leur histoire*, 2008 ; De Quimperlé au port de Pont-Aven, *Les noms de famille et leur histoire*, 2010.

5. En breton, le *sandhi* traite des modifications de certains traits des consonnes finales de lexèmes dans la chaîne parlée. Les ressemblances sont frappantes avec le système du *sanskrit*, mais pas du tout avec les *liaisons* à la française (hélas, pour les apprentis bretonnants).
6. LEWIS, Henry et PEDERSEN, Holger, *A Concise Comparative Celtic Grammar*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1974, p. 53.
7. La traduction de *rest* pourrait donner lieu à un article. Il nous semble que le terme désigne un habitat provisoire ou saisonnier. D'origine romane, il a remplacé d'autres termes, dont certains (comme *hanvec*, *hanfot*) sont également présents en toponymie galloise.

un peu de breton. Mais il n'y a pas de *broc'h*, blaireau, à Brohat (Guiscriff), qui est Branhouet 1540, Bronhouat au XVI^e siècle, Brohat dès 1726. Ce nom est *a priori* tiré de *bron*, mamelon, colline, et *coet*, bois. Pas de furet à Trefuret (Guiscriff), nom que l'on ne peut que rapprocher de Trefuueredoc 1037⁸, et d'un « *hereditate* Uuorethoc » cité par Joseph Loth⁹ ; on est donc en présence du domaine (*treb-*) d'un certain Uuoret (ou Uuoretoc, avec l'hypocoristique). On note que près de cinquante *nomina* (noms solennels, très souvent guerriers) vieux-bretons contiennent *uored*, secours, en premier ou second élément, mais que le terme sort d'usage en breton, tandis qu'il existe toujours en gallois (nom : *gward*, verbe : *gwardu*). La présence éventuelle d'un lièvre (*gad*) de passage à Langadou (Rédéné), n'explique pas le nom du lieu-dit, lequel était encore Langadaouet en 1811, soit le village des Cadou (le nom de famille est mis au pluriel, ce qui implique une fracture de la voyelle sous l'accent, et subit la lénition après *lan(n)-*, nom féminin singulier, rien que de très normal dans tout cela) ; Kergadou en Langonnet (Kergadiou 1540, Kergadou 1542) est également soupçonné par l'implacable rumeur populaire d'être un repaire de léporidés. À tort donc.

Il est temps de glisser un mot au sujet des Gor(r)ets/Gorêts de Quimperlé (et d'ailleurs). Rien de porcine dans cette appellation, en dépit du nom du restaurant voisin. Le toponyme renvoie au vieux-breton et vieux-gallois *coret* (nom féminin, donc lénition après l'article, même élidé), pêcherie, barrage, écluse. Au XVI^e siècle, les Petits-Gorets, sur l'Isole, et les Grands-Gorets, sur l'Ellé, appartiennent à l'abbaye Sainte-Croix. J. Loth cite¹⁰ une glose du cartulaire de Llandaff (près de Cardiff) qui mentionne la rivière Wye (en anglais)/Gwy (en gallois) : « *Guy cann i choretou* », la Wye et ses pêcheries, glose parfaitement compréhensible par un bretonnant de l'époque, et même sans doute de la nôtre, moyennant un petit effort.

Le vocable courant *logod*, souris (au pluriel), semble présent dans plusieurs toponymes de la région. On rencontre notamment Botlogot au Faouët 1542 et 1749, village aujourd'hui disparu. Le Botlogot de Langonnet, décrit en 1448 comme « le presbytere de la personne », c'est-à-dire du recteur de la paroisse, devient Bourlogot en 1680, avant d'être re-baptisé « Le Vieux Manoir », éventuellement pour éloigner toute association inconvenante avec des rongeurs. Précaution inutile, car Logot, Logat est un anthroponyme, et même, nous certifie J. Loth¹¹, un nom de saint, lequel avait sa chapelle à Tremel, trêve de Plestin (Côtes-d'Armor). René Largillière consacre deux pages de sa thèse à cette chapelle¹². En ce qui concerne

8. LOTH, Joseph, *Chrestomathie bretonne*, Paris, E. Bouillon, 1890, p. 168.

9. *Id.*, *ibid.*, p. 179.

10. *Id.*, *ibid.*, p. 120.

11. LOTH, Joseph, *Les noms des saints bretons*, Paris, H. Champion, 1910.

12. LARGILLIÈRE, René, *Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne*, Rennes, Plihon et Homy, 1925, rééd. Crozon, Armeline, 1995, p. 153-154. R. Largillière signale en

l'étymologie du nom, J. Loth parle d'une base *log-*, *lug-*, lumière, ce qui fait de saint Logat un homonyme de saints irlandais tels que Lugaid (h) Mo-Lua, fondateur de Killaloe, en Munster, ou de Lugid de Clonfert-Mulloe, en Leinster, sans parler de Lugaid Reo nDerg, roi suprême d'Irlande dans le récit mythologique connu sous le nom de Serglige ConCulaind.

Un coup d'œil rapide aux noms de lieux et de personnes actuels, et certains se réjouissent d'y relever la présence d'animaux domestiques ou non. À tort, bien souvent. Ainsi, Hascoët est-il un nom de famille encore très présent dans la région, mais on doit absolument résister à la tentation d'y découvrir un écureuil, au prétexte que *ka(z)h-koed*, est un nom possible pour ce sympathique grimpeur. Hascoet/Hascouet/Hascoat sont des variantes évoluées, souvent concurrentes dans les documents de formes telles que Harscouet, et Harscoedou. On a un Guillaume Harscoet à Riec, 1381, un Riou Harscoet au Trévoux, 1426 ; Kerascoet en Moelan était Kerharscoet en 1407. Et Harscoet est présent plusieurs fois dans le cartulaire de Quimperlé, descendant du *nomen* Hoiarnscoet attesté dans le cartulaire de Redon, 851, de *hoiarn-*, fer, et *scoet*, bouclier. Il est indiscutable que des termes vieux-bretons tels que *arth*, ours, *ci*, chien (de guerre), *bleiz*, loup, *bran*, corbeau... ont été abondamment utilisés en premier ou second élément d'anthroponymes anciens, mais L. Fleuriot rappelle que « c'étaient des qualificatifs élogieux attribués à des guerriers¹³ ». À des guerriers et donc fréquemment à des saints, comme Branualatr (alias Brévalaire, Broladre), dont l'hypocoristique est Brandan¹⁴. Jedecael Bec Bran, Maengi Corb (breton et roman), Tutgualus Corvus (soit : Tutgual Bran, latinisé) et quelques autres, entretiennent assez discrètement cette tradition brittonique dans le cartulaire de Quimperlé

En somme, bien des mots que l'on pense trouver dans les toponymes ne sont bien souvent que des termes vieux-bretons ayant subi quelques distorsions au cours des siècles. Et ce processus ne s'applique pas qu'aux animaux.

Ainsi, Kerhop en Guidel, passage sur la Laïta, ne peut pas devoir son nom, malgré la légende locale, au fait que l'on y hélait le bac d'une façon un peu cavalière. Les formes de 1400 et 1410 ne laissent planer aucun doute : Kerhobre ; le nom de famille suivant *Ker-* a tout juste commencé à se démarquer du *nomen* Euhobri, bien attesté¹⁵, formé sur *bri*, élévation, dignité, et de deux préfixes *eu-* et *ho-* à connotation méliorative.

outré, dans les *addenda*, p. 347, un lieu-dit Traoulogot, en Saint-Connan, canton de Saint-Nicolas-du-Pelem (Côtes-d'Armor). Ce Traoulogot de Haute-Cornouaille fait écho au Troulaugaut de Priziac (1827), nom d'un pré joutant le moulin de Trompe-Souris ! Le nom du moulin a été « francisé », mais heureusement pour nous pas celui de la parcelle voisine.

13. FLEURIOT, Léon, *Le vieux-breton...*, *op. cit.*, p. 390.

14. *Id.*, *Les origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980, p. 270.

15. LOTH, Joseph, *Chrestomathie...*, *op. cit.*, p. 129 et 138.

Le Calvin de Lorient ne trahit aucune présence parpaillote ancienne. Le lieu s'appelle Keralhuezen en 1446. Le renvoi au vieux-breton Haeluethen s'impose (*hael*, généreux, *uuethen*, activité, combat).

Plus récent, Le Palméro de Guidel ne voit pas fleurir de palmiers. Ce n'est au départ qu'un nom de parcelle de terre : Stanc an Meurault en 1540, et Parc Stang an Meurault en 1572. On en déduit que le nom actuel provient de Parc Meuro(u), par syncope de groupe consonantique (pour se conformer aux lois de distribution des phonèmes du breton), puis dissimilation des liquides.

L'onomastique est donc le témoin précieux de l'histoire et de l'évolution de la langue bretonne. Il semble aussi, aux dires de certains, que des toponymes renvoient à l'histoire événementielle du pays. Le roi Nominoe/Numinoe aurait ainsi résidé un temps à Bonnével en Priziac, parce que la forme Botnevel en 1448, provient sans doute de Botnumel (Cartulaire de Redon, vers 869). Malgré une ressemblance moderne entre Botmel (Callac, Côtes-d'Armor) et Bonnével (Priziac), B. Tanguy¹⁶ réfute tout lien réel entre les deux toponymes ; mais il semble convaincu que Bonnével renvoie bien au roi, par une forme hypocoristique du nom : Numel (premier élément du nom suivi d'un suffixe). À quelques petits kilomètres de là, Minez Levenez (Langonnet), qui était Menezvenoe en 1426, Menez an Nevenay en 1443, pourrait tout aussi bien prétendre à cet honneur, s'il avait été cité dans un document circonstancié du IX^e siècle. Un des tout premiers textes connus en vieux-gallois, une charte datée du début du VIII^e siècle fait partie des *marginalia* des *Lichfield Gospels*¹⁷. Un des témoins de la transaction est un certain Numin (soit Numinoe sans le suffixe explétif final). On n'en déduit pas pour autant qu'il s'agisse du vainqueur de Charles le Chauve, dirigeant les manœuvres de la cavalerie bretonne dans une région qui devait devenir le Staffordshire. En outre, pour ce qui est de Bonnével en Priziac, aucune trace de site défensif carolingien n'a été décelée à cet endroit par Philippe Guigon¹⁸, pas plus qu'à Minez Morvan en Langonnet. La légende de Morvan-les-Breiz (h) naît pourtant là, grâce à l'historien A. de La Borderie, à sa recherche utopique de la Forêt de Brocéliande, et à ses interprétations toponymiques inconsidérées. Certains ont voulu ajouter une touche finale à l'édifice en décidant que Carnal Vihan et Carnal Vras en Priziac devaient être l'emplacement des charniers creusés à la suite des combats de Morvan près de l'Ellé. Or, le Carnal de 2016 est l'évolution de Kernaël

16. TANGUY, Bernard, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses des Côtes-d'Armor...*, op. cit., p. 38.

17. MORRIS-JONES, John, « Taliesin », *Y Cymmrodor*, vol.28, 1918, p. 273.

18. GUIGON, Philippe, « L'arx de Morvan, les *lis* de Salomon et la *domus* de Gradlon, résidences aristocratiques carolingiennes en Bretagne », dans RENOUX, Annie, « Aux marches du palais ». *Qu'est-ce qu'un palais médiéval, données historiques et archéologiques*, actes du VII^e congrès international d'archéologie, 9-11 septembre 1999, Le Mans, Publications du Laboratoire d'histoire et d'archéologie anciennes et médiévales/Université du Maine, 2001, p. 29-44.

1424, Kernal 1448, nom associé pendant deux siècles à Troubuoret, ou Trobiret. Mais, jusqu'au début du xv^e siècle, seul Troubuoret apparaît, ou bien la forme conservatrice Thoubuzoret 1424. Ce Thoubuzoret est presque du vieux-breton, et l'on reconstitue sans peine l'original : Tnou Buduoret, qui est donc la vallée d'un certain Buduoret (*nomen* attesté en 871, de *bud-*, gain, profit, victoire, et *-uuoret*, protection)¹⁹. Par ailleurs, le mot *karnel* est un emprunt roman de la fin du moyen-breton. On le relève dans le *Catholicon* de 1499, au sens de reliquaire, et chez Jean Raymond François Piette²⁰, traduit *charnel-house*, soit ossuaire. Mais au ix^e siècle, ce terme n'existait pas.

L'anachronisme menace donc en permanence le toponymiste moderne distrait, ou peu au fait des paramètres de la langue bretonne. Mais force est de constater que l'anachronisme fait sans doute partie de la panoplie du compilateur de cartulaire, de l'auteur de vie de saint ou de généalogie princière. Le sens particulier de cette pratique est alors à découvrir en tenant compte d'autres critères, apparemment bien plus subtils et aléatoires que les règles de variations diachroniques ou dialectales de la langue.

Ainsi, le voisinage de Gurthiern et d'Anaurot, dans la *Vita* qui sert de préambule au Cartulaire de Quimperlé, reste surprenant. Dans l'un de ses derniers textes publiés²¹, Bernard Tanguy nous dit l'essentiel à leur sujet. Gurthiern est « l'avatar christianisé de Vortigern », et « Anaurot rappelle l'anthroponyme gallois Anarawt » porté par plusieurs rois. Une question subsiste quand même : pourquoi Gurthiern et Anaurot ont-ils été choisis parmi quelques centaines de noms aussi héroïques les uns que les autres ?

Tenter de répondre à cette question, c'est chercher un sens précis à la généalogie de Gurthiern du Cartulaire. Pour Joëlle Quaghebeur²², « en l'an 1000, les puissances nobles à même de dominer charges laïques et ecclésiastiques fondaient leurs prétentions sur une ascendance de qualité connue, au moins, aux ix^e et x^e siècles ». Vortigern (Gorthigirn/Uuortihern) est roi de Bretagne (*Rex Brittonum*) à la fin du iv^e et le début du v^e siècle. De ce point de vue, le compte est bon. Bernard Merdrignac²³,

19. PLOURIN, Jean-Yves, HOLLOCOU, Pierre, *Toponymie bretonne et patrimoine linguistique...*, *op. cit.*, p. 92.

20. PIETTE, Jean Raymond François, *French Loanwords in Middle Breton*, Cardiff, University of Wales press, 1973, p. 87.

21. *Cartulaire de Sainte-Croix de Quimperlé*, présenté et introduit par Cyprien HENRY, Joëlle QUAGHEBEUR et Bernard TANGUY, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2014, p. 84-87.

22. QUAGHEBEUR, Joëlle, « Institutions, société, vie quotidienne », dans *Cartulaire de Sainte-Croix...*, *op. cit.*, p. 56.

23. MERDRIGNAC, Bernard, « Généalogies et secrets de famille », dans Louis Lemoine et Bernard Merdrignac (dir.), *Corona Monastica. Moines bretons de Landévennec : histoire et mémoires celtiques. Mélanges offerts au père Marc Simon*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, *Britannia Monastica*, 8, 2004, p. 313-315.

après avoir comparé la généalogie de Gurthiern et les pedigrees de la *Cognatio Brychan*, conclut : « de telles listes généalogiques relèvent donc à la fois de la mythologie du pouvoir et de sa transmission. En amont, elles le légitiment par le mythe ». Dans son monumental ouvrage (800 pages) consacré au monde brittonique avant Guillaume le Conquérant, Thomas Mowbray Charles-Edwards²⁴ replace les généalogies dans le contexte du droit et de l'héritage à la mode insulaire. Il distingue trois types de généalogies : deux d'entre eux sont dits *branching genealogies* et le troisième *status genealogy*. Ce dernier modèle généalogique est fondé sur le principe gallois d'*ymgyfathrachu*, que T.M. Charles-Edwards traduit par *mutual-joint-inter-lineaging*, autrement dit l'ascendance maternelle est ici privilégiée, ainsi que les liens qu'un bon lignage gallois se devait de souligner avec les *Gwyr y Gogledd*, les dynasties du Rheged (Cumberland), de l'Alclud (Strathclyde) ou du Gododdin (Lothian). C'est clairement à ce troisième genre de généalogies que se rattache le pedigree de Gurthiern de Quimperlé, puisque sa mère est dite fille du roi Lidinin (rapproché du gallois Lleuddinion, royaume du Lothian, autour d'Édimbourg), et que ce Lidinin est lui aussi un roi suprême des Britons.

Un point essentiel nous paraît, dans l'ensemble, avoir été négligé. Heureusement, T.M. Charles-Edwards a, quant à lui, insisté sur le fait que les trois modes de déclinaison généalogique ne sont que trois modes d'appréhension des territoires, de l'héritage. C'est là évidemment que cela devient intéressant pour le toponymiste. D'autant que B. Tanguy a remarqué²⁵ que les généalogies de saint Judicaël, saint Winnoc et saint Méloir recourent les listes comtales de Domnonée et de Cornouaille, or « celle de saint Gurthiern les ignore et fait, au contraire, appel à des éléments disparates qui figurent dans différentes généalogies insulaires ».

L'élément négligé, qui pourtant nous semble être pertinent (comme on dirait en phonologie), c'est le lien étroit qui existe entre Gurthiern et le royaume de Powys²⁶. Pour T.M. Charles-Edwards, le Powys, vers l'an 850, est l'une des quatre unités politiques principales de la région brittonique appelée à devenir le Pays de Galles. Et il est clairement établi, pour lui, et pour John T. Koch²⁷, que ce Powys constitue, dès le v^e siècle, la partie occidentale du territoire de l'ancienne Cornubia, laquelle Cornubia essaime un temps à l'extrémité de la Domnonée insulaire, avant

24. CHARLES-EDWARDS, Thomas Mowbray, *Wales and the Britons, 350-1064*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 359-364.

25. TANGUY, Bernard, « De la vie de saint Cadoc à celle de saint Gurtiern », *Études celtiques*, 1989, p. 173.

26. Plusieurs érudits en parlent : Nora Chadwick (dans *Studies in Early British History*, Cambridge, University press, 1959, et dans *Colonization of Brittany from celtic Britain*, Londres, Oxford University Press, 1965), Léon Fleuriot (dans *Les origines de la Bretagne...*, *op. cit.*, 1980), et surtout T. M. Charles-Edwards (dans *Wales and the Britons...*, *op. cit.*, 2014, p. 14-20).

27. KOCH, John T., *Cunedda, Cynan, Cadwallan, Cynddylan, Four Welsh poems and Britain, 383-655*, Aberystwyth, University of Wales Press, 2013, p. 123-127.

d'envoyer des contingents de migrants fonder la Cornubia armorique, dite plus tard Kernew ou Cornouaille. Pour Rachel Bromwich²⁸, Gwrtheyrn, en dépit de légendes de toutes sortes, n'avait pas usurpé son titre de *Rex Brittonum/Ri Bretan*, et il doit être considéré comme le fondateur de la dynastie du Powys ainsi que de celle du Morgannwg. Ce Morgannwg, dit aussi Gwlad Morgan(t), d'où l'anglais Glamorgan, a massivement exporté vers nos contrées du personnel ecclésiastique plus ou moins saint²⁹, mais toujours hautement aristocratique³⁰. C'est en Glamorgan (non loin de l'Afon Elai, dont le nom fait écho à celui de l'El(l)é) que se trouvent les trois grands centres de Llanilltud Fawr (saint Illtud/Ildut), de Llancarfan (saint Cadoc) et Llandocho (saint Docho/Dochwyn/Docco). Ces trois monastères et leurs fondateurs ont des liens avec un nombre considérable de lieux en Bretagne, et particulièrement en Cornouaille et Vannetais.

Quant au *nomen* princier qu'est Anaurot/Anarawt, s'il est inconnu des lignées bretonnes, on le retrouve à plusieurs reprises, et à des époques différentes, dans la généalogie des Merfynion, rois de Gwynedd, puis également du Powys, et enfin du Deheubarth (Dyfed-Ceredigion)³¹. Un des fils (l'aîné disent certains) de Rhodri Mawr ab Merfyn³² s'appelle Anarawt ; il succède à son père à la tête du Gwynedd en 878. Il doit sa célébrité à une victoire décisive sur les Saxons de Mercie en 881.

On déduit de ce qui précède que placer le Cartulaire de Quimperlé sous le patronage (imprécis, anachronique, mais impressionnant) de Gurthiern et d'Anaurot, c'est situer Alain Cainarth et la maison de Cornouaille dans la suite des lignées royales brittoniques, du Strathclyde à la Domnonée, tout en soulignant l'origine géographique et ethnique de la Cornubia armoricaine.

C'est aussi entretenir, en dépit de la longue césure que constituent les raids normands, un aspect de l'ancienne tradition littéraire britto-gaélique, celui des « poèmes de louange ». *Kanmaul* (louange) et *cloduori* (panégyrique) sont des genres réservés au *bardd prydydd*, le barde sérieux, professionnel, donc princier sans doute. Peut-être l'auteur de la généalogie de Gurthiern, Iuthael mab Aidan, se considérait-il comme un *bardd prydydd* ; toujours est-il qu'il connaissait ses classiques sur le bout

28. BROMWICH, Rachel, *Trioedd Ynys Prydein, the Triads of the Island of Britain*, Cardiff, University of Wales Press, 2014, p. 386-389.

29. Au sens où Rome ne garantit pas cette sainteté, mais que simplement « l'inscription des défunts aux dyptiques [*sic*] qui étaient lus par le célébrant durant la messe équivalait à une sorte de canonisation avant la lettre. Cet usage est attesté, en Bretagne, dès le VII^e-VIII^e siècle, par la *Vita Samsonis* », MERDRIGNAC, Bernard, « Généalogies et secrets de famille... », art. cit., p. 313-314.

30. « *Royal parentage is frequently assigned to the native saints in Bonedd y Saint and elsewhere* », écrit R. Bromwich, dans *Trioedd Ynys Prydein...*, op. cit., p. 323.

31. CHARLES-EDWARDS, Thomas Mowbray *Wales and the Briton...*, op. cit., p. 470 et 538 notamment.

32. Rhodri Mawr, pour Nora Chadwick, dont l'opinion est forcément fondée, est le plus grand des rois gallois. Il est d'ailleurs lui aussi qualifié de *Rex Brittonum* dans les *Annales Cambriae*.

de la rime, car le sixième nom de la liste, Genethauc, ne se trouve apparemment, sous cette graphie particulière que dans le *Llyfr Taliesin (Livre de Taliesin)*³³ plus précisément dans le *Canu y Meirch*, le *Chant des chevaux*, où il est associé à Mayauc et Karadauc, dans une triade³⁴ assonante à souhait. Le suffixe *-auc* de Genethauc, selon B. Tanguy³⁵, trahit l'origine insulaire du nom, car en vieux-breton, dit-il, ce suffixe « est constamment noté *-oc* ou parfois *-uc* ». B. Tanguy soupçonne d'ailleurs Iuthael mab Aidan lui-même d'être gallois, au motif que « le nom d'Aidan, bien connu au Pays de Galles où il a été emprunté à l'irlandais, est totalement absent des sources bretonnes³⁶ ». Que le suffixe *-auc* n'appartienne plus au breton du XI^e siècle n'a en réalité pas grande importance, car l'*item* le plus archaïque dans Genethauc est le *-e-* central, trace d'une désinence casuelle que l'on retrouve dans le prototype Genittaci, sur une inscription ogamique³⁷. Par ailleurs, ce qui nous intéresse plus directement ici, c'est le fait que Genethauc est un surnom, porté entre autres par un Kynuelyn, peut-être le héros tombé à Catraeth entre 580 et 600³⁸ face aux Saxons de Bernicie. Le Karadauc (Caradog) qui est associé à notre Genethauc dans le *Canu y Meirch* est nécessairement un autre héros. Les candidats ne manquent pas, tous héritiers des royaumes de Gwent ou du Gwynedd.

Un dernier mot à propos de Taliesin : un de ses mécènes principaux est Elffin ab Gwyddno ab Dyfnwal, roi du Ceredigion, et cet Elffin pourrait bien se retrouver dans le nom du Poul Elfin/Pull Ilfin de Ploemeur, où débarqua Ninnoc. Joseph Loth trouvait « curieux » ce nom d'Ilfin, nous dit B. Tanguy³⁹.

La généalogie du Cartulaire, effet ponctuel de la volonté d'une dynastie, s'inscrit aussi, nous semble-t-il, dans ce qui n'est pas une politique, mais plutôt un état d'esprit, celui des quelque douze générations de migrants bretons qui ont posé leurs jalons à travers notre péninsule d'une manière qui ne doit pas grand chose à un hasard barbare. Il leur importait, en revanche, de replacer ici des noms, de héros, religieux ou guerriers, ou des noms de territoires qui leur étaient familiers.

33. Le *Llyf(y)r Taliesin* est un manuscrit du XIV^e siècle, contenant soixante-deux poèmes attribués à Taliesin, barde princier, né en Powys dans la seconde moitié du VI^e siècle.

34. BROMWICH, Rachel, *Trioedd Ynys Prydein...*, *op. cit.*, p. LXXX à LXXXVII.

35. *Cartulaire de Sainte-Croix...*, *op. cit.*, p. 84.

36. À un détail près. Saint Moedoc (d'où peut-être Plounevez-Moedec) doit son nom à une forme hypocoristique de Aidan : Mo-Aid-oc. Se reporter à FLEURIOT, Léon, *Le vieux-breton...*, *op. cit.*, p. 404.

37. HAYCOCK, Marged, *Legendary Poems from the Book of Taliesin*, Aberystwyth, Cambrian Medieval Celtic Studies, 2015, p. 398.

38. BARTRUM, Peter C., *A Welsh Classical Dictionary, People in History and Legend up to about A.D. 1000*, Aberystwyth, The National Library of Wales, 1993, p. 112, et BROMWICH, Rachel, *Trioedd Ynys Prydein...*, *op. cit.*, p. 325.

39. *Cartulaire de Sainte-Croix...*, *op. cit.*, p. 87.

L'onomastique actuelle de la région, malgré la lourdeur des siècles et l'indifférence, reste sous-tendue par cette façon d'inscrire la généalogie dans le paysage.

Ainsi, Vitalis, père de Gurthiern, veille toujours sur son fils, puisque Guidel porte son nom (Guidaul, en vieux-breton, nous dit Joseph Loth⁴⁰). Gilbert Hunter Doble⁴¹, après avoir constaté qu'Iltud et Tudual se suivent de près dans la toponymie, tire la conclusion suivante : « *the association of the cult of two (or more) saints together is one of the most characteristic features of Celtic hagiography* ». Dans le même ordre d'idées, qui est d'ailleurs celui des diptyques de canonisation mentionnés plus haut, J. Loth traçait déjà la voie en 1890⁴² à propos d'Elliant (Finistère) et de Llan-Eliau (Denbighshire) : « il est remarquable qu'on trouve encore dans le même comté, Llangollen et une rivière Twrch, tandis qu'on trouve réunies près de Quimper, les trois communes d'Elliant, Langollen [*sic*] et Tourc'h ». Ajoutons à cela que le saint patron actuel de Langolen (Finistère) est Gunthiern/Gurthiern/Gwrtheyrn, l'ancêtre fondateur auquel renvoie la généalogie inscrite dans la pierre du Pilier d'Eliseg, érigé sur ordre de Cyngen ap Cadell, roi de Powys (mort en 808)⁴³, et que cette stèle se situe tout près de Llangollen, à Llantysilio-yn-Iâl. Une sorte de boucle est bouclée, si l'on peut dire, surtout si l'on ajoute qu'Edern (Finistère), qui jouxte Langolen, rappelle Edern (un des fils de Cunedda Wledig), lequel donne son nom au royaume d'Edeyrnion, et que ce territoire deviendra un *commote*⁴⁴ du Powys Fadog, quartier nord-ouest de l'antique Cornubia.

Dans le cadre de la toponymie bretonne, le chapitre des éponymes employés seuls serait, de notre point de vue, à revoir et à compléter. En effet, à part Briec, Cleder, Edern (et quelques autres), leur étymologie n'est pas toujours évidente. En outre, ces paroisses (parfois primitives) sans préfixe *plou-*, sont confinées dans une zone approximativement cernée par l'Odet à l'ouest, les Montagnes Noires au nord, et le Scorff à l'est⁴⁵. Guidel, bien sûr, serait à examiner dans ce cadre, en reprenant, une fois de plus, les propos de J. Loth⁴⁶ : « Il est probable qu'ici, comme pour Guégon, Beuzec, Cavan etc., le terme *plou-*, longtemps resté en usage, dans le sens de paroisse, aura été négligé : on aura dit

40. LOTH, Joseph, *Les noms des saints bretons...*, *op. cit.*, p. 55

41. DOBLE, Gilbert Hunter, *Lives of the Welsh Saints*, Cardiff, University of Wales Press, 1984, p. 145. La première édition de l'ouvrage est de 1971.

42. LOTH, Joseph, *Chrestomathie...*, *op. cit.*, p. 203.

43. CHARLES-EDWARDS, Thomas Mowbray, *Wales and the Britons...*, *op. cit.*, p. 414-419 et p. 447-452.

44. Pour la commodité de lecture, nous préférons user du terme anglais *commote*, plutôt que du gallois *cwmwd* qui paraît généralement inabordable aux francophones. Rappelons que le *cwmwd* (parent du vieux-breton *combot*, que l'on rencontre toujours en toponymie) est une subdivision de la *cantref*, l'équivalent de la *tuatha* irlandaise, le territoire d'une tribu.

45. Voir, le cas échéant, la carte n° 6, intitulée « Les paroisses primitives en *Plou-* », dans Jean BALCOU et Yves LE GALLO (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, 3 vol., Paris-Genève, Champion/Slatkine, 1987, t. 1, entre les p. 26 et 27.

46. LOTH, Joseph, *Les noms des saints bretons...*, *op. cit.*, p. 55.

par abréviation Guidel ». Tenant compte du fait que *plwyf* reste en gallois moderne le terme courant pour *paroisse*, alors que le breton a opté pour *parro (u) s*, il est tentant de déduire que l'absence du préfixe *plou-* dans la zone définie ci-dessus (le pays d'influence principale de Sainte-Croix de Quimperlé ?) est due à une forte proportion de groupes gallois dans les vagues de migrations des VI^e-VII^e et VIII^e siècles.

Il nous semble possible d'étayer cette théorie en reprenant l'interprétation de nombre de noms de paroisses ou de trèves (en *tre-*, *lan-*), ainsi que de noms de villages anciens en *bot-*, *les-*, *quinquis-*, etc. À notre avis, la toponymie dite « descriptive » a été beaucoup trop sollicitée dans ce contexte, de même que dans celui d'une part non négligeable des paroisses primitives en *plou-*, celles où justement « la référence au saint fondateur fait défaut », dit B. Tanguy⁴⁷, et pour lesquelles, selon lui « le déterminant est soit un nom commun, soit un adjectif, soit exceptionnellement un nom ethnique ou un nom géographique ». À notre avis, il serait plus exact de dire que la référence au fondateur (guerrier ou clerc) *semble* faire défaut, et que l'interprétation proposée, pour poétique qu'elle soit à l'occasion, ne nous paraît pas convenir pour des vocables à haute valeur symbolique. Pour faire simple, les noms des paroisses primitives n'ont pas été choisis par des offices de tourisme. Penser ainsi que Plouhinec (Finistère et Morbihan) rappelle la présence de l'ajonc, *eithin* en vieux-breton, *eithin* en gallois, c'est négliger plusieurs faits. En premier lieu, que les noms de plantes et d'animaux, en breton, en gallois, en gaélique possèdent des sens figurés. Pour l'ajonc, citons un vers du célèbre Kat Godeu du *Livre de Taliesin* : *mor eithin y'r gryt !* Que Marged Haycock traduit ainsi : « *how fiercely [did they go] into the fray* !⁴⁸. Dans une note concernant ce vers, on lit : « *I understand eithin as an adjective « fierce, keen, sharp »⁴⁹ » ; un adjectif signifiant ardent, impétueux, acharné, devient aisément, dans une société belliqueuse comme celle des migrations bretonnes⁵⁰, un nom de chef de guerre. M. Haycock complète le tableau un peu plus loin : « *Eithin is found as a personal name*⁵¹ » ; suivent les noms de plusieurs personnages attestés, comme Eithin Garth Benni, Eithin *filius* Elfin, ou encore Eithinin, puisque la variante avec suffixe *-in* est toujours possible, comme en vieux-breton, pour un anthroponyme. D'ailleurs, une autre autorité en la matière, Sir Ifor Williams⁵², signale qu'un Eithinin est un « *warrior of the Gododdin tribe* »⁵³ dans*

47. TANGUY, Bernard, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère...*, op. cit., p. 20-24.

48. HAYCOCK, Marged, *Legendary Poems from the Book of Taliesin...*, op. cit. p. 178.

49. *Id.*, *ibid.*, p. 208, note 90.

50. Mais c'était déjà le cas dans la société celtique antique, s'il faut en croire les noms d'hommes gaulois. Se reporter à LOTH, Joseph, *Chrestomathie...*, op. cit., p. 15-40.

51. HAYCOCK, Marged, *Legendary Poems from the Book of Taliesin...*, op. cit., p. 216.

52. WILLIAMS, Sir Ifor, *The beginnings of Welsh poetry*, Cardiff, University of Wales Press, 1972, p. 35-36.

53. « Eithinin » ou « Eithinyn » est en fait cité quatre fois dans *Y Gododdin*, ce long poème (panégyrique) dû à Aneirin (autre *cynfardd*, barde de l'époque héroïque, celle de Taliesin, et de quelques autres).

une note générale concernant des noms de plantes ou d'arbres employés comme noms de personne : *Celyn* (breton *kelen*, houx), *Coll* (vieux-breton *idem*, coudrier), *Gwern* (breton *gwern*, aulne), etc. Nous ne voyons aucun inconvénient à utiliser des sources aussi précises et chronologiquement convenables pour expliquer des toponymes bretons ; en l'occurrence, Plouhinec doit son nom à un certain Ethin. Plus précisément sans doute : la paroisse du territoire (signifié par le suffixe *-ec*, du vieux-breton *-oc*, *-uc*) d'Ethin. Ce petit exercice pourrait se multiplier. Nous ne le ferons pas ici.

Revenons un instant à la catégorie des éponymes employés seuls qui restent obscurs, ou dont certaines interprétations nous paraissent douteuses, et pour lesquelles il serait vraisemblablement judicieux de demander aussi l'aide des linguistes et philologues gallois des cinquante dernières années. Juste un exemple, le cas de Quéven, près de Quimperlé. Tenter une interprétation à partir de formes modernes (le breton pré-moderne commence vers le milieu du xvii^e siècle), bien entendu, ne donne rien d'intéressant. Mais nous possédons des leçons de la fin du xiv^e siècle : « parroesse de Quetguen, 1382, 1384, 1387⁵⁴ », lesquelles renvoient à un nomen vieux-breton **Cetuin*, apparemment non attesté. Or, plusieurs personnages gallois portent ce nom, dont un saint ayant vécu à la fin du vi^e siècle : Cedwyn ap Gwgon Gwron. Il existe un Llangedwyn : « *a chapel under Llanrhaeadr ym Mochnant, Powys* » nous dit Peter Bartrum⁵⁵. Cerise sur le gâteau, nous tombons sur un diptyque, puisque Llangedwyn jouxte Llansilin (monastère de saint Silin), comme Quéven jouxte Guidel, et la « frairie » de Tréziliguen, autrement dit la *trève de Silin Guen*. Ce Silin Guen n'a pas échappé à l'attention de J. Loth⁵⁶ qui nous signale au passage que Silin a souvent été « confondu à tort avec Sulien », ce qui est le cas également au Pays de Galles. À tort, éventuellement, mais peut-être pas sans arrière-pensée pieuse, car Sulien, abbé de Llandochau (mentionné quelques pages plus haut) est lié à saint Cadoc, qui n'est pas un inconnu à Quimperlé. Pour ce qui est de la suffixation de *-Uuin* (= *Guen*), ici comme outre-Manche, R. Bromwich nous informe que cela équivaut à un « *courtesy title*⁵⁷ », jusque dans le texte des quatre branches des *Mabinogion*, ces récits mythologiques qui ne furent mis par écrit que plusieurs siècles après l'époque qui nous concerne ici.

Mais cela nous rappelle les réflexions de Léon Fleuriot : « l'onomastique bretonne est claire pour qui a étudié l'ancienne poésie galloise (en réalité bretonne d'outre-mer)⁵⁸ », et aussi : « le choix des noms propres n'est pas sans rapport, avant le xii^e siècle, avec

54. PLOURIN Jean-Yves, HOLLOCOU Pierre, *Toponymie bretonne et patrimoine linguistique...*, op. cit., p. 293.

55. BARTRUM, Peter C., *A Welsh Classical Dictionary...*, op. cit., p. 116.

56. LOTH, Joseph, *Les noms des saints bretons...*, op. cit., p. 114.

57. BROMWICH, Rachel, *Trioedd Ynys Prydein...*, op. cit., p. 8.

58. FLEURIOT, Léon, « Langue et société dans la Bretagne ancienne », dans Jean BALCOU et Yves LE GALLO (dir.), *Histoire littéraire...*, op. cit., t. 1, p. 8.

la langue des poèmes de louange⁵⁹ ». Ce constat est sans appel, et quelque peu sévère pour les tenants de l'étymologie dite populaire. Il devrait néanmoins encourager les vrais amateurs de toponymie bretonne à s'engager un peu sur le sentier ardu de la philologie brittonique, car les noms d'origine héroïque n'étaient pas réservés aux seuls chefs de guerre, princes, et autres fondateurs de monastères. Ce qui explique qu'on les retrouve, aujourd'hui encore dans les noms de villages et lieux-dits. Ainsi, les deux Kergoledec (Guidel et Queven), pour lesquels la forme la plus ancienne que nous ayons relevée est Kercol(l)ezec, 1400, renvoient-ils à un vieux-breton Coledoc, et vieux-gallois Coleddauc, nom que l'on ne s'étonnera plus de rencontrer en bonne compagnie dans la généalogie des rois de Powys ; Coleddauc y apparaît comme fils de Beli, père d'Eliseg, et grand-père de Brochfael Ysgithrog⁶⁰. Pour faire bonne mesure, Coledoc/Coleddauc est aussi un saint, et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit du grand-père de saint Collen, dont nous avons déjà longuement parlé.

Mais que ceux qui se sentent sincèrement attachés à la langue bretonne se dépêchent de se mettre à l'œuvre, car, à l'heure où l'on se contente de planter des panneaux (bilingues ?) du genre *Daoulas-Daoulaz*, *Plomelin-Ploveilh*, *Ploubazlanec-Pleraneg*, etc., l'onomastique de notre péninsule, en dépit de son intérêt historique et linguistique, est en danger.

Jean-Yves PLOURIN
agrégé de l'Université, docteur-ès-lettres d'État

RÉSUMÉ

La première partie de cet article rappelle que la toponymie, et les rives de l'Ellé ne font pas exception, doit faire appel à des formes antérieures au xvii^e siècle pour être utile. Dans cette optique, nous avons analysé, en quelque vingt ans et cinq ouvrages, 5 000 noms de villages, quartiers et noms de famille dans une zone approximativement bornée par les communes actuelles de Riec, Roudouallec, Plouray et Lorient. Cette étude a donné des résultats concernant le lexique courant ancien du breton, mais également concernant l'évolution phonétique de la langue, puisque les plus anciennes leçons relevées datent de la fin du xiv^e siècle et constituent un lien direct avec les indispensables cartulaires (Redon, Landévennec, Quimperlé, notamment).

Dans la seconde partie de cet exposé, nous tentons de montrer que l'onomastique bretonne gagnerait beaucoup à tirer profit des études réalisées dans les dernières décennies au Pays de Galles dans le domaine de la littérature ancienne (antérieure au xii^e siècle), d'autant que, pour des raisons culturelles propres au monde brittonique et celtique, généalogies et hagiographies font partie de cette littérature.

59. FLEURIOT, LÉON, « Langue et société dans la Bretagne ancienne... », art. cit., p. 18.

60. CHARLES-EDWARDS, Thomas Mowbray, *Wales and the Britons...*, op. cit., p. 449.

